Jean-Jacques SANDRAS

GUY MARAIS
LA FIN DU 36, QUAI DES ORFÈVRES

Yvelinedition

Je n'ai jamais écrit de préface, parce que je me considère comme un ouvrier et qu'un objet ou un roman est réussi ou raté.

[…]

J'ai écrit un roman. Batum est vrai. Les gens sont vrais. L'histoire est vraie. Ou, plutôt, chaque détail est vrai, mais l'ensemble est faux…

Non ! L'ensemble est vrai et chaque détail est faux…

Ce n'est pas encore ce que je veux dire. C'est un roman, voilà ! Est-ce que ces mots-là ne devraient pas suffire ?

Et, pour ma part, j'aime mieux l'écrire que l'expliquer.

Georges SIMENON

Extrait de la préface écrite par un ancien habitué du 36, quai des Orfèvres pour Les Annales*, dans lequel le roman parut en prépublication du 1er septembre au 13 octobre 1933.*

Chapitre 1

« Le 36, quai des Orfèvres va déménager, » dit Conrad en s'installant sur une des deux chaises pour visiteurs dans l'agence Springbok, sise 29, rue Saint-Ambroise, 75011 Paris. « L'an 2017 sera la fin de la fameuse adresse du Scotland Yard parisien. »

« Oui, » dit Guy Marais. « Quand Scotland Yard a déménagé à Londres, on a changé son nom. Depuis, c'est New Scotland Yard. » Il sourit. « Pour cette agence, c'est la fin, aussi, » rajouta-t-il.

« Comment ! » s'exclama Conrad. « Pourquoi ? »

« On a décidé d'élargir le passage Saint-Ambroise, » répondit notre détective privé sur un ton las. « Donc, mon agence saute. »

Conrad hocha la tête lentement. « Il va falloir renuméroter ce côté de la rue allant au-delà du 27, » dit-il. « Cela pourrait provoquer des problèmes. »

« Ils vont laisser la numérotation telle quelle, » dit Guy Marais. « Il n'y aura plus de numéro 29 ; c'est tout. »

« Ce sera la fin du numéro 29, rue Saint-Ambroise ? » demanda Conrad surpris.

« Eh, oui, » dit Guy Marais. « La fin du 36, quai des Orfèvres et la fin du 29, rue Saint-Ambroise. » Il soupira. « Allons boire un café servi de la main de ma belle Clémentine. » Il écarta les bras avec lassitude. « Toi, le bouddhiste, qui prétend que tout prend fin dans cette bulle espace-temps, en voici une preuve. » Il se leva. Son acolyte l'imita et les deux Sud-africains empruntèrent le chemin qu'ils avaient tellement l'habitude de prendre pour se délasser au café tout près où travaillait l'élue du cœur de Guy Marais.

La jeune femme était heureuse de voir son petit ami investir son lieu de travail. Elle fit la bise aux deux hommes qui s'installèrent à leur table favorite donnant une belle vue sur la rue. Elle ne demanda pas ce qu'ils voulaient boire. C'était toujours du café sans sucre. Sans sucre afin de mieux apprécier le goût d'un bon expresso.

Guy Marais avait à peine porté sa petite tasse à ses lèvres que son téléphone portable sonna. Il se permit de mouiller sa langue de quelques gouttes de café avant de remettre sa tasse dans la soucoupe et de sortir son mobile de son holster attaché à sa ceinture. Il jeta un coup d'œil rapide au numéro affiché sur l'écran avant d'approcher l'appareil de son oreille. « Guy Marais, détective privé, » dit-il sur un ton professionnel. Il écouta quelques secondes avant de reprendre la parole. « J'y serai dans 5 minutes. À tout de suite. » Il raccrocha son portable. « On m'attend devant l'agence, » expliqua-t-il à Conrad. « À plus. »

Guy Marais fit signe de la main à Clémentine en sortant du café et pressa le pas. Devant sa porte avec l'affiche donnant le numéro à appeler en cas d'absence se trouvait un quadragénaire de taille moyenne. Il portait un costume gris avec chemise blanche sans cravate. Cheveux coupés court sur un visage rond et plutôt affable. « Bonjour, monsieur Marais, »

dit ce dernier quand Guy Marais lui sourit en déverrouillant la porte.

« Bonjour, » répondit notre détective privé. « Entrez, je vous prie. »

Le client potentiel s'assit sur la chaise que Conrad avait quittée à peine un quart d'heure plus tôt. Guy Marais s'installa dans son beau et confortable fauteuil en cuir, le seul mobilier de luxe dans son austère agence. « Que puis-je pour votre service ? » demanda-t-il sur son ton commercial habituel.

Le client potentiel afficha un sourire nerveux. « Je m'appelle Pierre Simoni, » dit-il, « et j'espère élucider un doute sur ma compagne. »

« Ah, ha, » dit Guy Marais avec un sourire. « L'adultère. Les requêtes les plus courantes demandées aux privés. »

« Oh, non, » protesta M. Simoni. « Ce n'est pas ce que je vous demande. »

« Bien sûr que non, » s'empressa de dire Guy Marais. « Je voulais dire que très souvent les clients demandent aux privés d'apporter la preuve d'adultère. Pas de le faire eux-mêmes. » Il s'en voulait d'avoir fait un faux pas. 'Je dois faire gaffe,' se dit-il. « C'est que mon français est parfois inexact, » tenta-t-il pour se rattraper.

M. Simoni émit un petit sourire. « Vous avez aussi un accent, » dit-il. « Mais rassurez-vous, » poursuivit-il, « je vous ai bien compris dès le début. » Il soupira. « Le doute que je voudrais éclaircir sur ma compagne, » il hésita quelques secondes, « c'est son identité. »

« Là, » dit Guy Marais sur un ton étonné, « je ne comprends pas. Vous vivez avec une femme et vous ne savez pas qui elle est. C'est bien ça ? »

M. Simoni hocha la tête. Guy Marais secoua la sienne et pendant quelques secondes les deux hommes se regardèrent comme deux joueurs d'échecs qui se demandent ce que l'autre va jouer. « Ma compagne s'appelle Nadia Bertiyou, »

dit M. Simoni. « Elle est originaire d'un village près de Cahors. Ses parents sont morts dans un incendie dans leur maison. Elle n'a pas de frères, ni de sœurs. » L'homme se tut.

« Et sa carte d'identité porte un autre nom, » dit Guy Marais.

« Non. Sa carte d'identité a sa photo avec ses nom et prénom. »

« Alors, » dit Guy Marais, « où est le problème ? »

« Je suis amoureux d'elle, » dit M. Simoni comme une âme en peine.

« Ah, l'amour, » dit Guy Marais en se laissant aller de nouveau, « est souvent une source de graves souffrances. William Shakespeare le décrit bien dans Roméo et Juliette. » Il hocha la tête pour exprimer sa commisération. « Mais on n'est pas à Venise il y a quatre cents ans avec des querelles entre familles ennemies depuis des générations. Quand même ! »

(Nous qui suivons les enquêtes de notre très cher privé ne sommes pas étonnés par son manque de tact. Heureusement pour lui les Français ne s'en offusquent pas. Ils mettent ça sur le compte du soleil qui frappe trop fort sur la tête des gens en Afrique australe.)

M. Simoni secoua la tête. « Rien à voir, » dit-il d'une voix à peine audible.

« Donc, » dit Guy Marais, « ce n'est pas un problème d'adultère, ni un problème entre deux familles rivales. » Il se redressa. « C'est quoi, alors ? »

« Quand je lui ai proposé le mariage, elle a refusé. »

« Elle n'est pas amoureuse de vous ? »

« Si. »

« Vous ne vivez pas ensemble ? »

« Si. »

« Pourquoi voulez-vous vous marier ? »

« Pour faire des enfants. »

« On n'a besoin d'être marié pour faire des enfants, » murmura Guy Marais. « Ou est-ce que vous êtes catholique pratiquant ? » Et quand M. Simoni se redressa sur sa chaise avec surprise, Guy Marais rajouta : « pardon. Je ne voulais pas vous offusquer. Ce genre de question ne se pose plus en France. »

M. Simoni sourit. « Nadia veut bien faire des enfants avec moi hors du mariage. Mais pas tout de suite. Il faut attendre. »

« Combien de temps ? Un an ? »

« Elle n'a pas précisé. »

« Et c'est pour ça que vous avez des doutes sur son identité ? »

« Une de mes collègues m'a dit que c'était curieux. Que Nadia cachait quelque chose. Pas de famille, pas d'amis. Personne dans sa vie. Ce n'était pas normal. »

Guy Marais se laissa s'enfoncer dans son fauteuil. « J'ai compris, » dit-il. « Vous voulez que j'aille à Cahors pour vérifier son passé. »

« Oh, non, » dit M. Simoni.

« Je veux dire, » dit notre privé, « aller au village près de Cahors. »

« Non. »

« Je ne comprends pas. »

« J'y suis allé moi-même la semaine dernière, » dit M. Simoni.

« Donc, » dit Guy Marais, « vous avez la réponse à votre question. »

« Oui et non. Au village les gens se souvenaient bien de l'incendie qui avait eu lieu il y a vingt ans. Il est vrai que les Bertiyou y avaient trouvé la mort et qu'ils n'avaient qu'un seul enfant, Nadia, et qu'ils ont péri dans le feu. »

« Où est le problème ? » insista Guy Marais.

« Toute la famille y a péri, » répondu M. Simoni. « Au cimetière il y a trois tombes. Nadia a la sienne. Elle avait quatre ans. »

Guy Marais écarquilla les yeux. « Votre compagne s'est approprié l'identité de la fillette morte dans l'incendie ! » s'exclama-t-il.

Son interlocuteur lui adressa un sourire en clignant l'œil. « Vous avez compris, » dit-il. Un silence de plusieurs secondes s'ensuivit. De nouveau les deux hommes s'observaient ne sachant pas qui devait parler.

Guy Marais décida de rompre le silence. « Avez-vous fait appel à la police ? »

« Non, » répondit M. Simoni. « Je ne pense pas que la police m'aiderait. »

Guy Marais se pencha sur un des accoudoirs de son fauteuil. « Je vois, » dit-il. « Le service d'identité judiciaire saura résoudre cette énigme. Mais il n'y a pas eu de crime, donc vous ne pouvez pas faire appel à la police scientifique. De toute façon, la population ne s'adresse jamais directement à la police scientifique. »

« C'est pour ça que je suis venu vous voir, » dit M. Simoni.

« Vous voulez que je trouve la véritable identité de votre compagne, » dit Guy Marais en parlant davantage pour lui-même. « Avez-vous une photo récente d'elle ? »

« Non, » répondit M. Simoni, « et c'est ça qui me gène. Au début j'acceptais qu'elle n'aime pas être photographiée. Elle disait qu'elle n'était pas photogénique. »

« Vous la connaissez depuis combien de temps ? » demanda notre privé.

« Depuis six mois. »

Guy Marais s'empêcha à temps de dire que la demande en mariage lui semblait précoce. « L'amour ne sait pas attendre, » se contenta-t-il de dire.

M. Simoni sourit. Bon signe.

« Je vais devoir la voir, » dit Guy Marais. « Discrètement, bien sûr. Il faut me dire où elle travaille et où vous habitez et qui elle fréquente avec et sans vous. »

« Je ne sais pas qui elle fréquente sans moi, » dit M. Simoni. « Elle prétend n'avoir ni famille, ni amis. Nous ne sortons pas beaucoup. Elle est casanière. »

« Donc, ses collègues de travail. »

« Elle n'en a pas. »

« Elle vit chez vous comme femme au foyer ? Excusez mes questions, mais je cherche. »

« Je comprends. Elle est artiste peintre. »

« Elle gagne sa vie avec ses tableaux ? »

« Pas vraiment. »

« Elle expose dans des galeries ? »

« Non. »

« Jamais de vernissage ? »

« Non. »

« À quoi sert son art ? »

« Elle travaille pour la postérité. Elle préfère que son art soit connu après sa mort. »

« Connu par qui puisqu'elle n'a ni famille, ni amis. » Guy Marais fronça les sourcils. « Il y a vous, bien sûr, mais vous ne faites pas partie de la postérité. Pas encore. Et vous acceptez cette explication. »

« Vous savez, les créateurs sont parfois bizarres. »

Guy Marais opina du chef. « Il n'y a pas qu'eux, » dit-il. Ce bon mot fit rire M. Simoni. L'ambiance se détendit. « Mes honoraires sont de mille euros pour entamer une enquête et trois cents euros par jour plus les frais. » Guy Marais fixa son interlocuteur du regard.

M. Simoni porta une main à une poche intérieure de sa veste pour en sortir un chéquier. Guy Marais enchaîna en ouvrant le tiroir de son bureau pour en sortir un contrat à remplir. Les deux hommes exécutèrent les formalités pour débuter la mission.

« Comment allez-vous procéder ? » demanda M. Simoni en pliant les deux feuilles du contrat pour les mettre dans sa poche avec son chéquier.

« Je voudrais venir avec vous chez vous pour voir l'univers de Nadia, » dit Guy Marais. « Ces tableaux me donneraient une idée de sa personnalité. Il faut aussi que vous me la montriez. Par exemple, emmenez-la dans un café où je serai. »

M. Simoni afficha un sourire amer. « Ça ne va pas être facile, » dit-il. « Je ne suis presque jamais chez moi tout seul. »

« Qui fait les courses ? »

« Moi. »

« Elle, jamais ? »

« Rarement. »

« On pourrait presque vous accuser de la séquestrer ! »

M. Simoni hocha la tête. « Presque, » dit-il, « mais c'est elle qui le veut. »

« Comment l'avez-vous rencontrée ? »

« Dans le métro. Elle avait laissé tomber quelques livres et je les ai ramassés. Elle m'a remercié et j'ai profité de l'occasion pour lui proposer un café. Elle avait l'air tellement perdue. »

« Vous êtes un grand séducteur ? » demanda Guy Marais sur un ton incrédule.

« Non, mais elle avait quelque chose. La vie est si étonnante. »

« Très juste, » renchérit Guy Marais pour rassurer M. Simoni. « Où habitait-elle à cette époque ? » demanda-t-il.

« Dans son village près de Cahors. Elle était de passage à Paris. Elle logeait dans un petit hôtel à Paris. »

« Pourquoi était-elle de passage à Paris ? »

« Pour chercher un appartement lui permettant de peindre. »

« Et votre appartement est assez grand ? »

« Oui. J'ai un double living qui sert d'atelier. »

La suite de la conversation apprit à Guy Marais que M. Simoni ayant eu le coup de foudre pour Nadia, lui avait

proposé le living de son appartement comme atelier et en moins d'une semaine, Nadia quitta son hôtel pour s'installer chez M. Simoni qui vivait seul à Paris. La famille de M. Simoni, père et mère, habitait Quimper et ils se voyaient rarement. Pour conclure, on peut dire que c'était une belle histoire d'amour entre deux solitaires perdus dans la plus belle ville du monde.

Les deux hommes se donnèrent rendez-vous devant le domicile de M. Simoni pour le soir suivant. M. Simoni allait s'arranger pour que Nadia sorte faire quelques menues courses laissant un bon quart d'heure au privé pour étudier l'univers de la femme fantôme.